

Des meubles artistiques de différents styles, des mannequins et des costumes garnissaient l'atelier dans un désordre amusant et pittoresque.

Trois chevalets supportaient des ébauches plus ou moins avancées de portraits et de paysages.

Sur un quatrième se voyait un tableau en cours d'exécution qui, pour être achevé, ne demandait plus que très peu de travail.

Ce tableau, d'une exécution magistrale mais d'une tristesse profonde, représentait deux femmes, l'une très jeune, pâle, amaigrie, presque mourante, couchée sur un lit de douleur, étendant sa main diaphane pour prendre la tasse grossière que lui présentait l'autre femme, une sœur de charité, debout auprès du lit.

L'intérieur sordide de la mansarde, le lit de bois blanc, la fenêtre sans rideaux, le carrelage grossier, l'absence des meubles les plus indispensables indiquaient la misère noire.

Le visage de la malade disait la souffrance et la résignation.

Celui de la sœur de charité respirait la douceur et la bonté.

Gabriel Servet, seul dans l'atelier, assis devant le chevalet, tenant de la main gauche sa palette et son appui-main et de la droite son pinceau, travaillait à l'œuvre qu'il destinait à la prochaine exposition.

Il achevait les grands plis raides de la robe de bure de la religieuse quand un coup de sonnette retentit à la porte de la rue, annonçant la visite d'un ami ou l'arrivée d'un élève.

Sans quitter son travail, il tira un cordon placé près de lui et disposé comme celui d'une loge de concierge.

Aussitôt après, un bruit de pas rapides et légers se fit entendre dans l'escalier.

La porte de l'atelier s'ouvrit.

Un jeune homme entra.

Ce jeune homme pouvait avoir dix-neuf ans. C'était un joli garçon, svelte et bien pris dans sa taille moyenne.

Il avait des cheveux châains naturellement bouclés, les traits fins, le teint mat et doré d'une Arlésienne, la lèvre supérieure ombragée par une moustache blonde et soyeuse.

Les yeux gris, d'accord en cela avec l'ensemble de sa physiognomie, exprimaient la franchise.

— Bonjour, maître... fit-il en s'approchant de Gabriel Servet.

Le peintre releva la tête et tendit la main au nouveau venu en lui disant :

— Bonjour, mon cher Albert... Tu es en retard aujourd'hui... Avas-tu donc ce matin un cours à l'École de droit ?

— Non, maître... Mon cours, aujourd'hui est à deux heures...

— Pourquoi donc n'être pas arrivé plus tôt ?...

— Parce que j'ai accompagné jusqu'au Palais de Justice mon père qui se trouve chargé de l'instruction d'une affaire singulière mystérieuse... Il m'en racontait le point de départ, et je trouvais son récit tellement étrange que je ne me lassais pas de l'entendre et de le questionner... De là mon retard...

— De quoi s'agissait-il donc ?

— D'un double crime commis dans des circonstances qui lui donnent des allures de roman ou de drame...

— En vérité ?

— Jugez-en plutôt...

Et le jeune homme répéta ce que son père, le juge d'instruction Paul de Gibray, lui avait dit de l'affaire du Père-Lachaise et de celle de la rue Ernestine.

Le peintre écoutait avec une extrême attention et parfois un petit frisson d'horreur effleurait son épiderme.

— Oh ! oh ! fit-il quand son élève eut achevé. C'est, en effet, mystérieux et terrible !... L'instruction donnera certainement du mal à ton père, mais il est expérimenté, habile, persévérant, et le succès, dont je ne doute pas, lui fera beaucoup d'honneur...

J'y compte bien... répondit Albert en ôtant son pardessus et en mettant un veston de velours noir qu'il laissait dans l'atelier.

— M. de Gibray doit être extrêmement préoccupé ? reprit Gabriel Servet.

— Extrêmement... Vous savez qu'il est magistrat jusqu'au bout des ongles, et qu'il suit avec une véritable passion la piste d'un crime... Il ne se dissimule point aujourd'hui les difficultés de sa tâche, mais il a bon espoir tout de même.

— S'il échouait, c'est que personne ne pourrait réussir... Mais il réussira...

Tout en causant, le fils du juge d'instruction s'était installé devant l'un des chevalets et préparait sa palette.

— Dois-je continuer ce paysage ? demanda-t-il.

— Sans doute.

— Avez-vous quelques observations à m'adresser ?

— J'en ai plusieurs...

— Parlez, cher maître... J'écouterai religieusement, et je tâcherai de mettre à profit vos conseils.

Gabriel Servet, quittant pour quelques minutes le tableau dont nous avons indiqué le sujet, vint se placer derrière son élève, et formula ses critiques et ses conseils en termes techniques qu'il nous semble inutile de reproduire.

— Est-ce compris ? demanda-t-il ensuite.

— Parfaitement... et je vais faire de mon mieux pour vous le prouver...

Le maître regagna son siège, reprit ses pinceaux et se remit au travail avec ardeur, tandis que l'élève en faisait autant de son côté.

Pendant quelques minutes aucune parole ne fut prononcée, l'artiste arrivé et l'artiste en herbe s'absorbant également dans leur œuvre.

Albert de Gibray était un jeune homme doué d'une nature d'élite et possédant une intelligence exceptionnelle.

A dix-neuf ans il avait terminé ses études classiques et conquis d'une façon brillante son diplôme de bachelier.

Maintenant il étudiait le droit, non pas d'une façon distraite et indifférente, mais avec ardeur, car il se destinait à la carrière du barreau et il voulait y briller au premier rang.

Les côtés bohèmes de la vie des étudiants ses condisciples n'avaient pas pour lui le moindre attrait.

Jamais il ne mettait les pieds dans les caboulots du *boul-Mich* et dans les brasseries.

Il préférait les jouissances artistiques à toutes les autres, et c'est à la culture des beaux-arts qu'il consacrait ses heures de loisir.

— Je serai avocat, se disait-il, mais en même temps je serai peintre... L'un ne saurait empêcher l'autre... Cela fera deux cordes à mon arc, et c'est ce qu'il faut... La fortune a ses caprices...

M. de Gibray adorait son fils, qui lui rendait amplement cette adoration.

Ces deux êtres, étroitement unis, mettaient en commun toutes leurs joies et leur unique chagrin.

Le père ne pouvait se consoler d'avoir perdu sa bien-aimée femme, et l'enfant d'avoir connu à peine sa mère, dont il gardait au fond de son cœur un souvenir sacré.

Le juge d'instruction et Albert ne s'étaient jamais séparés.

Ils habitaient ensemble un appartement de la rue de Rennes.

Tandis que l'artiste et son élève travaillaient silencieusement, un nouveau coup de sonnette retentit.

— Un visiteur... dit Gabriel.

— Un amateur peut-être, venant vous demander un tableau... ajouta en souriant Albert.

Le peintre tira le cordon qui mettait en mouvement la porte de la rue, et dont nous avons déjà parlé.

On n'entendit rien dans l'escalier, et la sonnette s'agita de nouveau.

— A coup sûr, fit Gabriel Servet, c'est un visiteur qui n'a pas l'habitude de la maison et n'ose avancer au hasard... Voudrais-tu voir quel est ce quidam ?...

— A l'instant, maître... J'y cours.

Le jeune homme déposa sur son chevalet appui-main palette et pinceaux, et sortit vivement de l'atelier.

Il y rentra au bout de quelques secondes, accompagné d'un homme qui paraissait avoir une cinquan-

taine d'années, et d'une jeune fille dont le frais visage annonçait tout au plus dix-huit ans.

Cette jeune fille, une blonde aux yeux bleus, svelte et gracieuse comme une nymphe de Jean Goujon, était absolument charmante.

Son compagnon, plutôt grand que petit, mais d'un embonpoint de silène qui diminuait sa taille en l'épaississant, offrait le visage d'un ton de brique et le cou enfoncé dans les épaules d'un apoplectique.

Il manquait absolument de distinction.

Ses manières, cependant, sa façon d'entrer et de saluer, indiquaient l'usage du monde, et ses gros traits exprimaient l'intelligence.

Le peintre se leva pour saluer les nouveaux venus.

— C'est bien à M. Gabriel Servet, l'artiste justement célèbre, que j'ai l'honneur de parler ?—demanda le visiteur.

— Je suis Gabriel Servet,—répondit le peintre avec un sourire,—mais je ne puis accepter l'épithète trop flatteuse que vous avez la courtoisie de joindre à mon nom.

Il avança des sièges et poursuivit :

— Monsieur... Mademoiselle... prenez la peine de vous asseoir.

Le gros homme ne se fit pas répéter l'invitation et s'assit. La jeune fille en fit autant, en rougissant un peu sous le regard flamboyant d'admiration qu'Albert de Gibray attachait sur elle.

Gabriel poursuivit :

— Et maintenant, monsieur, veuillez, je vous prie, m'apprendre à quel motif je dois attribuer l'honneur de votre visite.

XXXIV

— Le motif de notre visite ?—répéta le nouveau venu ;—il est bien simple et je suis convaincu que vous l'avez deviné déjà...—Je désire le portrait de ma fille et je veux que ce portrait soit véritablement une œuvre d'art... pour cela je m'adresse à l'un de nos jeunes maîtres dont le talent est indiscutable et le succès incontesté...

Gabriel s'inclina sans répondre.

Ces éloges trop directs le flattèrent assurément, mais lui causaient quelque gêne.

Albert de Gibray avait repris place devant son chevalet, mais la jeune fille se trouvant en face de lui, il la dévorait du regard de ses pinceaux demeuraient inactifs.

— Vous vous taisez, monsieur...—poursuivit le gros homme au bout d'un instant.—Est-ce que quelque motif vous empêche d'accueillir ma requête ?

— Vous ne nous ferez pas ce chagrin, n'est-ce pas, monsieur ?—ajouta l'enfant d'une voix douce et presque suppliante ;—mon père et moi nous serons si fiers d'obtenir une œuvre de vous.

— Non, monsieur, je n'hésite pas...—répondit Gabriel.—Je suis, il est vrai, surchargé de travaux en ce moment, mais je les abandonnerai tous pour avoir le bonheur de fixer sur la toile les traits si purs de mademoiselle votre fille...—Avec un semblable modèle on doit produire un chef-d'œuvre, et c'est une bonne fortune pour un peintre...

— Ains, vous acceptez ? reprit vivement l'enfant blonde.

— Oui, mademoiselle...

— Oh ! merci, monsieur, merci mille fois !—Ce portrait est une surprise que mon père réserve à sa sœur que j'aime de toute mon âme et qui est presque ma mère... Elle a pour moi une tendresse si grande... Elle sera si heureuse...

— Je suis entièrement à votre disposition, mademoiselle, je le répète...—dit le peintre...

Il ajouta en s'adressant au gros homme :

— Peut-être, monsieur, vais-je vous paraître un peu exigeant.

— S'il s'agit du prix, vous ne sauriez l'être trop,—interrompit le visiteur ;—veuillez fixer vous-même un chiffre... je l'accepte d'avance...—Quel qu'il soit je n'en resterai pas moins votre obligé, et je vais...

Déjà il tirait de sa poche un gros portefeuille bourré de billets de banque.